

De l'Allemagne

Le premier voyage de Mme de Staël en Allemagne a lieu en 1803. Premières impressions, à Francfort : elle déteste l'Allemagne. Weimar, Fulda, Eisenach, Iéna ne changent pas son jugement, elle rencontre un des frères Grimm, mais Herder est à l'agonie, Schiller n'est pas pressé de s'entretenir avec elle, Goethe fait la sourde oreille. Néanmoins, c'est en germanophile qu'elle se rend en 1804 à Berlin. Elle arrive à la conclusion que « *les deux sociétés, celle des savants et de la cour, sont complètement séparées, et il en résulte que les savants ne savent pas causer et les hommes du monde pas du tout penser* ».

Elle se rend à Vienne, via Munich. « *Jugée comme l'adversaire français le plus redoutable de Napoléon* », écrit l'historien Michel Winock, « *elle est accueillie avec enthousiasme chez les ducs et archiducs* ». Mais elle s'ennuie au pays de Marie-Antoinette, « *où il n'y a rien à découvrir* ». De plus en plus, elle devient aux yeux de Paris, après avoir été bannie, proscrite et exilée, « *un agent de l'étranger* », même si elle clame que son intérêt porte désormais sur la littérature et non plus la politique. Au château de Coppet, en Suisse, elle travaille chaque jour à ses *Lettres d'Allemagne* qui deviendront bientôt *De l'Allemagne*. C'est au château de Chaumont/Loire, puis à Fossé près de Blois, qu'elle termine son livre. Les épreuves du premier des trois volumes sont déposées à la censure par son libraire-éditeur parisien le 7 mai 1810. Le troisième volume est terminé fin septembre – mais l'ouvrage est saisi et mis sous scellés sur ordre de Napoléon (vexé de ne pas être cité, alors qu'il avait libéré les terres allemandes de la féodalité),

puis envoyé au pilon. *De l'Allemagne* ne sera publié qu'en 1813, à Londres. Michel Winock note que « *la comparaison entre l'Allemagne et la France permet à Mme de Staël de mettre en évidence le déclin d'une culture stérilisée par le des-potisme en vantant les libertés qui, à Weimar et à Berlin, sont les conditions d'une vie littéraire et théâtrale intense* ».

L'ouvrage, ajoute l'historien, « *n'est pas une apologie inconditionnelle de l'Allemagne* ». Germaine de Staël souligne même l'inaptitude des Allemands à la conversation, l'opacité des philosophes allemands et la lenteur de la langue allemande (« *le sens n'est ordinairement compris qu'à la fin de la phrase* »). Néanmoins, elle vante le tra-

vail et la réflexion, l'amour y est sacré (plus que le mariage), l'imagination peut s'exercer sans contrainte. L'Allemagne, l'antipode de la France.



Goethe le premier fera valoir que *De l'Allemagne* aura été « *la première brèche dans la muraille d'antiques préjugés qui nous sépa-*

rait de la France ». L'Allemagne en effet, ajoute l'historien, « *devient source d'inspiration* » avec Germaine de Staël. Son livre est vendu en trois jours, traduit en anglais, puis en allemand, bien qu'il soit en retard d'une actualité (l'empire napoléonien sur le continent s'achève). La presse est élogieuse.

Michel Winock traduit bien les sentiments contradictoires qui dominent chez Germaine (« *mélange de plaisir et de peine* »), alors que Napoléon, battu à Leipzig, perd ses conquêtes. Elle hait Napoléon, mais elle reste patriote et se sent humiliée de voir à Calais des uniformes prussiens et à Paris des Allemands, des Russes et des Cosaques. Mais *De l'Allemagne* est enfin publié en France.

J. P.